

Note sur la culture du coton en Algérie

Autor(en): **Nicati, C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles**

Band (Jahr): **8 (1864-1865)**

Heft 51

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-254833>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NOTE SUR LA CULTURE DU COTON EN ALGÉRIE.

Par **C. NICATI,**

docteur-médecin à Aubonne.

(Séance du 17 juin 1863.)

La crise cotonnière qui compromet si gravement les intérêts du monde entier, fait rechercher avec empressement les moyens d'y remédier et provoque bien des essais de culture. Un de ceux qui présentent le plus de chances de réussite est celui qui se poursuit en Algérie, surtout dans la province d'Oran. Un récent séjour dans ce pays, au centre de la région où, plusieurs années déjà avant la guerre d'Amérique, le coton faisait l'objet d'une culture avantageuse, m'a permis de recueillir quelques données, qui me paraissent offrir assez d'intérêt pour en faire l'objet d'une communication à notre Société. Je la fais d'autant plus volontiers, que je puis mettre sous les yeux quelques échantillons, manquant à la collection, du reste si remarquable, qui orne le local de nos séances, pour ensuite les déposer dans ses rayons.

C'est à St-Denis du Sig, centre de colonisation dans la plaine de la Macta, que j'ai recueilli les renseignements que je viens vous communiquer. Je les dois surtout à l'obligeance de mon gendre, M. Grivel, directeur, depuis huit ans, de la grande exploitation de MM. Masquelier fils et C^e, du Havre, ainsi que de leur usine pour l'égrenage du coton.

La plaine marécageuse de la Macta, formée par les alluvions des rivières du Sig et de l'Habra, a été jugée dès les premiers temps de l'occupation française, il y a de cela 12 à 15 ans, propre à la culture du coton. En effet, cette vaste plaine, avec son sol profond et fertile, susceptible d'être en partie régulièrement irrigué, avec son voisinage de la mer et sa température élevée, présente, il paraît, une grande analogie avec les côtes de la Géorgie et de la Caroline du Sud, siège principal de la culture cotonnière.

Dès leurs premiers établissements, les colons français firent des essais de plantation avec de la graine de la variété coton Géorgie longue soie, aux environs du Sig et à l'Habra. Ces essais réussirent, ce qui attira des colons espagnols de la côte voisine. Ceux-ci, grâce à leur facile acclimatation, donnèrent une certaine importance à la production cotonnière dans la province d'Oran, le gouvernement français l'encourageant par des primes considérables. Toutefois, il est douteux qu'après la suppression des encouragements officiels,

la culture du coton eût pu se soutenir, si la guerre d'Amérique ne lui eût donné une nouvelle et salutaire impulsion. C'est sous cette impulsion que déjà l'année dernière les plantations se sont beaucoup multipliées et ont donné de brillants résultats. Cette année-ci, plus de 1500 hectares sont ensemencés dans les plaines de la Macta. Il y en aurait eu bien davantage si le gouvernement français, au lieu de concéder en bloc à de grandes compagnies financières à peine constituées, le terrain encore inculte, l'eût mis en vente par parcelles, à la portée des bourses des colons français, espagnols et même arabes. Quoi qu'il en soit, voici quelques données sur les conditions de la culture pratiquée maintenant au Sig.

1^o Quant à la température.

Nous savons que les végétaux ont besoin d'une certaine somme de chaleur pour parcourir toutes les phases de leur végétation annuelle et arriver à la maturité de leurs fruits. Or d'après les expériences faites, la somme de chaleur nécessaire au cotonnier est d'environ 4600° cent.

La graine entre en germination à une température moyenne de 13°. On arrive à cette température dès la fin de mars, et l'on commence à planter le coton à cette époque. Le tableau suivant, résumé des observations météorologiques faites pendant plusieurs années au Sig, par les employés aux ponts et chaussées, montre la marche de la distribution de la chaleur pendant la période de végétation du cotonnier. Il pourra servir de guide pour la graduation de température à donner aux cotonniers qu'on voudrait cultiver en serres chaudes.

Température de St-Denis du Sig.

Mois	Maxima	Minima	Media
Avril	618°	436°	527°
Mai	685°	490°	587°
Juin	728°	610°	669°
Juillet	880°	664°	772° premières fleurs du cotonnier.
Août	916°	712°	814° floraison et formation de la capsule.
Septembre	858°	651°	752°
Octobre	806°	512°	659° maturité.
Total des 6 mois :	5491°	4075°	4780°

Les 4780° de température moyenne nécessaires pour que le cotonnier parvienne à maturité présentent une température moyenne journalière de 26° 1/2 cent. Avec cette chaleur, continuée pendant

6 mois, les arbrisseaux semés fin mars ou commencement d'avril, ont en général reçu la somme de chaleur nécessaire pour leur entier développement vers la fin d'octobre ou au commencement de novembre. Ils donnent alors leurs fruits, lorsqu'aucune cause accidentelle, comme l'extrême sécheresse ou les ravages des insectes, n'ont pas retardé leur développement. Toutefois, comme la température se maintient encore très douce, jusque fort avant dans la saison, les plantes émettent constamment de nouveaux bourgeons qui arrivent à maturité ; il en résulte que la récolte dure quelquefois jusqu'à la fin de janvier et même au delà. Seulement le coton dernier récolté est d'une qualité bien inférieure.

2° Quant au sol.

Le cotonnier a une racine pivotante qui plonge dans le sol de 50 centimètres à 1 mètre. Elle émet, un peu au-dessous du collet, des racines latérales, qui atteignent une grande longueur. Il faut donc une terre profonde et très divisée. Le sol des plaines de la Macta est argilo-calcaire, légèrement salin, contenant environ $\frac{1}{2}$ p. ‰ de sel marin. C'est probablement à la présence de l'élément calcaire avec le sel dans le sol, plus encore qu'à l'influence de l'air de la mer, qu'est due la réussite du cotonnier dans cette partie de l'Algérie. Des labours profonds et répétés sont indispensables, on divise les champs en longues plattebandes, d'environ un mètre de large et séparées par de profonds sillons ; on leur donne une légère inclinaison pour favoriser l'écoulement des eaux ; il est nécessaire de renouveler fréquemment les irrigations et de les faire de manière à ce que le sol soit profondément imbibé.

A cet effet les terrains en culture sont parcourus par tout un système de canaux et de rigolles, alimentés par l'eau du Sig et de l'Habra. Mais comme ces rivières sont souvent à sec, pendant une partie de l'année, on a dû pratiquer à leur entrée dans la plaine un énorme barrage en maçonnerie, muni de vannes, formant un grand réservoir, espèce de lac artificiel, qui permet de distribuer régulièrement et pendant toute l'année, l'eau indispensable aux cultures de ce pays, en même temps qu'elle fait mouvoir des usines et sert aux besoins de la population.

3° Quant à la culture.

Le terrain bien préparé et arrosé, on l'ensemence en y faisant, à un mètre de distance, des creux de 7 à 8 centimètres de profondeur. On y met une pincée de graines que l'on recouvre de deux travers de doigt de terre meuble, sans la tasser. On fait préalablement germer la graine, en la laissant tremper dans l'eau pendant 12 heures, puis on la laisse égoutter dans un sac, pendant

quelques heures, pour lui rendre un peu de consistance avant de la mettre en terre. Il est clair que l'eau doit être à la température de l'air.

Lorsque les jeunes plantes ont acquis à peu près 15 cent. de hauteur, on les éclaircit ne laissant qu'un pied par trou, puis quand la plante a acquis 60 à 70 centimètres de haut, on écite toutes les branches et surtout la tige principale. Cette opération n'ayant d'autre but que de prévenir l'excroissance ligneuse pour activer la production des fruits.

Pendant toute la végétation du cotonnier, de légers binages sont nécessaires pour entretenir la porosité du sol, mais avec des instruments légers pour ne pas atteindre les racines latérales. Le cotonnier aime la terre fraîche, mais ne supporte pas un excès d'humidité qui désorganiserait ses racines par macération. Le cotonnier ne souffre la compagnie d'aucune autre plante, craint l'ombre et le brouillard et a besoin de la lumière directe du soleil.

Parvenues au bout de six mois à maturité, les capsules s'ouvrent d'elles-mêmes, et laissent échapper les aigrettes soyeuses de leurs graines. C'est le moment de la récolte, qui se fait à la main, en enlevant à plusieurs reprises le contenu des capsules, à mesure qu'elles mûrissent, et ayant soin de ne les ouvrir jamais de force et de les laisser sur les branches.

Le coton est ensuite exposé au soleil, pour le sécher, puis trié à la main et assorti en qualités diverses, et enfin débarrassé des graines par l'égrenage. Celui-ci se fait soit au moyen de petits métiers à main, soit avec des machines plus compliquées et plus expéditives, mises en mouvement par l'eau ou la vapeur, et exigeant chacune trois ouvrières, outre les manœuvres chargés de mettre en balles le coton prêt à être livré au commerce. L'usine de MM. Masquelier au Sig emploie maintenant 15 ou 16 de ces machines durant près de quatre mois, et jusqu'à 60 ouvriers et ouvrières. Quant aux graines, qui constituent la majeure partie en poids de la récolte cottonnière, après en avoir réservé la quantité nécessaire aux semences, elles s'expédient à Marseille, pour en faire une huile commune, employée à la fabrication du savon.

Il est facile de comprendre par l'exposé ci-dessus, tout imparfait et incomplet qu'il soit, que la culture du coton exige, outre un sol et un climat favorables, beaucoup de main-d'œuvre. Dans les plaines de la Macta, les colons espagnols, hommes, femmes et jeunes filles, sont plus que les français les principaux agents de la production; les kabyles Marocains sont chargés des travaux les plus pénibles; quant aux arabes, on m'a cité comme un fait nouveau, une marque de progrès, que quelques uns d'entr'eux aient demandé, l'année dernière, à être employés à la cueillette des capsules.

4^o Quant à l'espèce de cotonnier.

L'espèce de cotonnier qui nous occupe est celle appelée *Gossypium herbaceum* ou *Barbadense*. C'est un arbuste élégant, haut de 4 à 5 pieds, de la famille des Malvacées, à feuilles pédonculées, arrondies, à 3 ou 5 divisions, avec de grandes fleurs d'un jaune pâle, auxquelles succèdent des fruits ou capsules déhiscentes, ovoïdes, allongées, renfermant dans quatre ou cinq loges les graines et leurs enveloppes soyeuses. On sait qu'il existe de nombreuses variétés de cotonnier herbacé et que l'influence du sol et du climat modifie en peu de temps ces plantes, au point que d'herbacées et annuelles elles deviennent arborescentes et vivaces, aussi l'histoire du cotonnier est-elle des plus embrouillées; il est difficile de suivre ses transformations multipliées, en sorte qu'il vaut mieux admettre que tous les cotonniers cultivés maintenant ne sont que des variétés d'une même espèce herbacée.

La variété qui réussit le mieux et qui est presque exclusivement cultivée à la Macta, est celle connue sous le nom de *Géorgie longue soie*, appelée en Amérique *Seu-Island*. La graine en est noire et lisse et les fibres du coton sont longues, fines et très fortes. Ces qualités donnent au coton longue soie une grande supériorité sur les autres variétés, d'autant plus qu'il ne conserve ses qualités exceptionnelles que dans la Caroline du Sud, la Géorgie, la Floride et les plaines basses de l'Algérie, voisines de la mer; partout ailleurs il dégénère rapidement. Le coton Géorgie longue soie est le plus beau et le plus cher du monde. Sa production a toujours été fort restreinte, en sorte que lorsqu'avant la guerre d'Amérique, on évaluait la production cotonnière du monde entier à 2,000,000 de balles, la variété longue soie n'entraîne guère que pour 40 à 45,000 balles, réservées à la fabrication des fils les plus fins, pour les batistes et dentelles. En dehors de la question de calorique, le coton longue soie n'a réussi qu'à de très faibles altitudes. Une centaine de mètres est la limite extrême où il soit possible de l'obtenir d'une façon avantageuse.

En Amérique sur les côtes de l'Atlantique, le cotonnier Géorgie longue soie ne résiste pas aux froids de l'hiver, il doit être chaque année planté de nouveau. Dans les plaines de la Macta, où la température ne s'abaisse pas jusqu'à zéro, l'arbuste conserve sa vigueur pendant deux ou trois ans. J'ai même rencontré quelques pieds qui dataient de 5 et 6 ans. Les colons ont mis à profit cette circonstance et il y a maintenant bien des champs de deux ans et quelques uns de trois ans. La récolte des cotonniers de deux ans ne le cède en rien pour la qualité à celle des cotonniers d'un an et leur est en général un peu supérieure pour la quantité. Passé deux ans il y a diminution sur la quantité et la qualité.

La possibilité d'obtenir à la Macta, deux années de suite, sur le même terrain, une récolte de coton de qualité très supérieure, est d'un grand avantage pour cette contrée, ensuite de la diminution des frais de culture et de la possibilité de consacrer au coton une plus grande étendue de terrain.

Il ne faut cependant pas oublier, dans l'appréciation de l'importance de la culture cotonnière en Algérie, qu'elle est forcément restreinte aux seules zones susceptibles d'être abondamment irriguées. En dehors de celles-ci le cotonnier ne peut pas prospérer. Or les zones irrigables ne sont ni très nombreuses, ni très étendues.

Pour en donner un exemple, je citerai la concession de 24,000 hectares dans la plaine de l'Habra, qui a eu dernièrement un certain retentissement. Il semblait, à en croire les journaux de Paris, que ces 24,000 hectares étaient prêts à être immédiatement mis en culture ; eh bien ! une promenade que j'ai faite sur les lieux, au milieu de janvier dernier, m'a appris qu'il fallait tout premièrement que l'administration fît construire sur l'Habra un barrage évalué à 12 ou 1500000 fr. , puis établir les grands et petits canaux pour distribuer les eaux sur les deux rives, laissant aux colons les canaux et rigolles de dérivation. Je me suis en outre assuré que ces travaux ne s'appliquaient qu'à un tiers seulement du terrain à concéder, le second tiers est un marais qui, avec du temps et de l'argent, pourra devenir cultivable ; quant au tiers restant, il est trop élevé pour que l'eau du barrage puisse l'atteindre, et il restera forcément inculte ou à peu près.

J'ajouterai qu'outre le coton longue soie, on cultive aussi à la Macta une variété courte soie, à graines feutrées et verdâtres, nommée *Louisiane courte soie*. La culture est la même, mais les produits sont moins qualifiés.

Enfin je rappellerai que le coton recueilli à la Macta est le produit du travail libre, et que la possibilité d'obtenir deux récoltes sans renouveler les plantes, promet à l'industrie cotonnière de la province d'Oran un avenir assuré, lors même que le coton longue soie américain, qui jusqu'ici n'a été obtenu que par le travail des esclaves, reparaitrait sur les marchés d'où il est banni depuis la guerre.

